

IMRE KERTÉSZ

L'Ultime
Auberge

traduit du hongrois par Natalia Zaremba-Huzsvai
et Charles Zaremba



ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans un ultime effort artistique, un écrivain gravement malade conçoit un texte dont la réalisation est constamment mise en difficulté, entravée. En livrant, avec une sincérité radicale et une lucidité sans faille, ses réflexions politiques, l'enfer de sa maladie, ses pensées intimes, sa vie recluse, les épreuves de son mariage et les fragments littéraires qu'il parvient malgré tout à extirper, cet artiste refuse d'exister dans ce qu'il appelle le "Jardin des trivialités". Le style, l'ironie et la férocité de l'ensemble bouleversent toutes nos certitudes – sauf celle que l'art triomphe.

Imre Kertész transforme ici le "duel" entre sa maladie de Parkinson et l'écriture d'un nouveau roman en une œuvre autofictionnelle sublime et poignante. Le Prix Nobel de littérature témoigne ainsi jusqu'au bout du combat de l'individu pour sa dignité dans des circonstances extrêmes.

IMRE KERTÉSZ

Prix Nobel de littérature en 2002, Imre Kertész est né le 9 novembre 1929 dans une famille juive modeste de Budapest. Déporté à l'âge de quinze ans à Auschwitz, il est ensuite transféré à Buchenwald puis au camp de travail de Zeitz. Son expérience des camps de concentration le marque profondément et imprègne toute son œuvre, sans pour autant qu'elle ne s'y limite.

Refusant tout nationalisme, Imre Kertész se décrit lui-même comme un juif européen et vit avec sa femme à Budapest sans pour autant sortir de son appartement. Gravement atteint de la maladie de Parkinson, il a dû en effet renoncer en 2013 à son choix de vivre à Berlin où il s'était établi en 2002.

En perpétuel conflit avec les instances politiques de sa patrie, il a pourtant reçu, en 2014, la plus haute distinction hongroise. Son œuvre a été récompensée par de très nombreux prix européens.

En France, Imre Kertész est publié par Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

KADDISH POUR L'ENFANT QUI NE NAÎTRA PAS, Actes Sud, 1995 ;

Babel n° 609.

ÊTRE SANS DESTIN, Actes Sud, 1998 ; Babel n° 973.

UN AUTRE. CHRONIQUE D'UNE MÉTAMORPHOSE, Actes Sud, 1999 ;

Babel n° 861.

LE REFUS, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 763.

LE CHERCHEUR DE TRACES, Actes Sud, 2003.

LIQUIDATION, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 707.

LE DRAPEAU ANGLAIS suivi de *LE CHERCHEUR DE TRACES*, et de

PROCÈS-VERBAL, Actes Sud, 2005 ; Babel n° 1098.

ÊTRE SANS DESTIN. LE LIVRE DU FILM, Actes Sud, 2005.

ROMAN POLICIER, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 918.

DOSSIER K., Actes Sud, 2008.

L'HOLOCAUSTE COMME CULTURE, Actes Sud, 2009.

JOURNAL DE GALÈRE, Actes Sud, 2010.

SAUVEGARDE. JOURNAL 2001-2003, Actes Sud, 2012.

Illustration de couverture : Elihu Vedde, *The Dying Sea Gull*, 1879,
Huntington Library and Art Gallery, San Marino, CA, USA /
© The Huntington Library, Art Collections & Botanical Gardens /
Bridgeman Images

Pour l'élaboration de la première partie
de *L'Ultime Auberge*, l'auteur a repris et revu certaines
entrées de son journal, publié sous le titre *Sauvegarde*.
Journal 2001-2003 (Actes Sud, 2012).

Titre original :
A végső kocsmá
Éditeur original :
Magvető, Budapest
© Imre Kertész, 2014

© ACTES SUD, 2015
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-04734-4

IMRE KERTÉSZ

L'Ultime Auberge

traduit du hongrois
par Natalia Zaremba-Huzsvai
et Charles Zaremba

ACTES SUD

Ce livre, que je considère comme le couronnement de mon œuvre, n'aurait jamais existé sans les encouragements, l'aide et la compétence de mon collaborateur et ami Zoltán Hafner ; je lui sais gré d'avoir prouvé que l'humanité, l'esprit et la foi existent encore dans ce monde hostile.

I. K.

SECRETS DÉVOILÉS

(Notes)

Aube. Apparence fantomatique du monde et des hommes. Comme si n'existaient que des spectres. J'en suis un moi-même, mais j'ignore de qui je suis le spectre, ou plutôt, je ne sais pas quelles lois déterminent ce qui meut et dirige sur cette terre mon être spectral.

Le juif d'Europe est un vestige et non un anachronisme comme l'orthodoxie qui reste malgré tout un statut : le juif d'Europe est une race déterminée par les autres, il ne peut plus construire de relation intime à la condition qui lui est imposée. Il pourrait encore fonctionner au niveau religieux, mais dans ce cas pourquoi n'est-il pas orthodoxe ? Et que signifie "L'année prochaine à Jérusalem" – alors que Jérusalem existe pour de vrai et qu'elle est peuplée de juifs ? Situation singulière qu'on doit accepter avec une certaine nostalgie, certes, mais surtout avec compréhension et qu'on doit surveiller sans relâche. Et partir au plus tôt. Y compris du point de vue littéraire. Surtout du point de vue littéraire.

L'essai verbeux de Kundera sur le roman. L'éloquence française qui pare ces lieux communs en atténuant un peu les absurdités. Cela dit, Kundera arrive à la conclusion que, depuis Kafka, le roman dépeint

un homme soumis à une volonté extérieure, désarmé face à un pouvoir qui étend son empire sur tout. Idées familières qui datent de l'époque d'*Être sans destin*. Néanmoins, la question demeure : si l'adaptation au pouvoir totalitaire est totale, à l'intention de qui décrivons-nous l'homme soumis au totalitarisme ? Plus précisément, pourquoi présentons-nous en termes négatifs l'homme soumis au totalitarisme à l'intention d'une entité mystérieuse, extérieure à la totalité, qui pourrait porter des jugements sur celle-ci et qui – puisqu'il est question de roman – trouverait dans l'œuvre à s'amuser et à s'instruire, et se livrerait même à une activité critique, tirant des enseignements esthétiques pour les œuvres à venir ? L'absurdité vient de ce qu'il n'y a plus de regard objectif depuis que Dieu est mort. Nous sommes dans le *panta rhei*, nous n'avons aucun point d'appui et pourtant, nous écrivons comme si c'était l'inverse et qu'il existait malgré tout une perspective *sub species aeternitatis* qui relèverait d'une divinité ou de l'éternel humain ; où se cache la solution de ce paradoxe ?

30 mars 2001 – Cette nuit, le projet du *Solitaire de Sodome*, cette première idée de jeunesse, a resurgi avec une force particulière. Ce thème, ou comment dire, cette expérience dionysiaque, ce renoncement à la liberté individuelle au milieu de la foule prise de fureur rituelle a déterminé toute mon œuvre à venir (soit dit pour résumer), les actions de mes romans. Je me revois marchant dans la rue Zivatar avec un jeune homme prénommé Péter (nous devions avoir vingt-trois ans tous les deux), il voulait écrire (il a fait un mauvais écrivain et il est mort jeune), je lui parlais de ce récit inspiré par l'expérience décisive et

fondamentale que j'avais vécue au service militaire et que je raconterais des années plus tard dans *Le Refus*. Mais l'histoire de Lot que j'avais inventée alors reste à écrire. (À noter que j'ai retrouvé ce motif en traduisant Nietzsche, dans sa description du Grec apollinien et dionysiaque ; j'ai eu une telle impression de déjà-vu que je me suis demandé si je n'avais pas lu la *Tragédie* dans ma jeunesse, bien sûr dans la langue archaïque et terriblement caractéristique de Lajos Fülep ; ma foi, je ne me rappelle pas l'avoir fait, mais pendant la traduction, tant le texte que sa tonalité et l'appréhension du monde qu'il contient m'ont donné l'impression nostalgique d'être en terrain familier.)

En ce qui me concerne, dès que je dois parler de la théorie du roman, ou même rien qu'en lisant quelque chose à ce propos, je sombre dans l'ennui. Tout cela est tellement vain car tout dépend du talent plastique de l'auteur, de sa faculté à donner vie à un monde. En dépit de cela, pendant que j'écrivais *Être sans destin*, je me suis plongé dans les questions théoriques. Le roman en avait besoin et cela m'a fait du bien. Maintenant, les choses ont changé : *Liquidation* pose quantité de problèmes théoriques que je dois résoudre, mais j'y travaille avec une certaine gêne, discrètement, pour ne pas être pris la main dans le sac ; parce que l'identification des problèmes du roman, du Roman au sens général, avec un grand R, suppose non seulement que "le roman est l'analyse de l'existence avec les moyens du roman", mais aussi que l'analyse des questions de l'existence est devenue superflue ; et qu'ainsi, le roman est superflu, et l'écrivain encore plus.

La caractéristique principale de l'"être sans destin" est l'absence totale de lien entre l'existence et la

vie réelle. Une existence sans être, ou plutôt, un être sans existence. C'est la grande nouveauté du siècle.

Comment faudrait-il écrire ? “M. Leuwen père, l'un des associés de la célèbre maison Van Peters Leuwen et compagnie, ne redoutait au monde que deux choses : les ennuyeux et l'air humide.” Stendhal. La préface dans laquelle il dédie son livre aux “happy few”, à un petit nombre de lecteurs choisis, comme il se doit, aboutit de manière inattendue à la phrase suivante : “Songez à ne pas passer votre vie à haïr et à avoir peur.” (Tu pourrais la mettre en épigraphe de ta vie.)

“La majorité aime apparemment cet ensemble doux d'hypocrisie et de mensonge qu'on appelle *gouvernement représentatif*.” *Lucien Leuwen*. C'est Ligeti qui a attiré mon attention sur Stendhal. Il fut un temps où j'adorais cet auteur ; ensuite, j'ai cru que les modernes étaient plus intéressants. – Pas sûr que j'aie eu raison. Qui m'a appris le plus de choses ? Thomas Mann, je crois (la détermination et la contenance de l'écrivain, le travail et la dignité, sans parler de la culture), et aussi Camus (tenir sans concession à la seule possibilité de la seule matière possible). Je ne les lis plus. – Cela dit, Stendhal était moderne. “Tout art est nouveau.”

J'attends avec amertume le moment où il sera devenu indéniable que mon style s'est dégradé et que mon esprit a décliné depuis que j'écris sur un ordinateur. Et que je suis devenu bavard.

Voici le titre que je donnerais à mon dernier roman en forme de journal : *Fin de partie au cabaret du Perdant-Assuré*.

Ces observations diffèrent nettement de celles que j'écrivais autrefois. Je me demande pourquoi mon

écriture s'est à ce point *aplatie*. Il est possible que je vive dans un monde plus pondéré, dépourvu de métaphysique ou (pour satisfaire les exigences de ce monde, disons plutôt :) de besoin métaphysique. Il n'y a plus de mystère, il ne reste que misère matérielle et spirituelle, retard historique, existence grégaire, paralysie politique. Ce n'est pas le fruit de facteurs extérieurs, mais, c'est indéniable, le résultat de l'activité libre et indépendante du pays, de la société. Et si la question se pose de savoir ce que *moi*, j'ai à voir avec tout cela, je dois chercher une réponse *citoyenne*^{*}, puisque je suis citoyen d'un pays apparemment libre et indépendant, alors que j'éprouve sans cesse l'inverse. Question ardue à laquelle seule l'émigration constituerait une réponse claire et pertinente. – Mais émigrer est aussi d'une telle platitude. J'incline de plus en plus à admettre que les circonstances sociales ont bel et bien joué un certain rôle dans la création de ce "moi-même". Je suis, au moins en partie, prisonnier des circonstances, et cela concerne aussi mes productions intellectuelles. Quand je dis que je suis un écrivain juif (parce que c'est le fait qui a marqué le plus profondément ma condition), je ne me dis pas moi-même juif – eu égard à ma culture et à mes convictions, je ne peux malheureusement pas le faire. Mais je peux dire que je suis l'écrivain d'une forme anachronique de juif, du *galut*, le juif assimilé ; je suis le porteur et le peintre de cette forme d'existence, le chroniqueur de sa liquidation, le messager de sa nécessaire disparition. De ce point de vue, la solution finale joue

* Les mots suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.
(Toutes les notes sont des traducteurs.)

un rôle décisif. En un certain sens, un homme dont l'identité juive se réduit à Auschwitz et à la tentative d'exterminer les juifs ne peut pas être dit juif : c'est le "juif non juif" de Deutscher, la variante européenne dépourvue d'attaches ; il joue un grand rôle, peut-être même de premier plan, dans la culture européenne (si tant est qu'elle existe encore), mais il n'en joue aucun dans l'histoire moderne de la judéité, dans le renouveau de celle-ci – et là je dois à nouveau préciser : si tant est qu'elle existe, ou existera un jour. La catégorie de "juif" n'est évidente que pour les antisémites.

Comme tout enfant tardif, le roman est fragile et capricieux ; il suscite quantité d'inquiétudes chez son vieux père. Il attrape toutes les maladies infantiles, sa survie est un souci et un questionnement permanents. Je ne serais pas étonné de le trouver mort un matin. J'en serais inconsolable...

D'une certaine manière, j'inclus Koestler dans ma famille spirituelle, tout comme ceux que la responsabilité qu'ils ressentent pour le monde a trompés, égarés, transformés, et qui ont trouvé dans l'exil leur apaisement, voire leur vocation. La chute de l'Europe dans les années 1930 fut un spectacle dont le monde se souviendra encore longtemps, et quand je lis Koestler, ce n'est pas pour ses fictions, mais pour les documents bouleversants que ce témoin du siècle a écrits sur l'effondrement de la vie bourgeoise, sa déception par le mouvement communiste, sa fuite et son internement en France.

Immense fatigue. Cela fait des semaines que je n'ai pas communiqué avec la Création, dans cet élan

soudain (et merveilleux) de bonheur qui m'emportait si souvent autrefois. Maintenant : dépression, insomnie. – Je ne peux pas préserver la solitude que Dieu m'a donnée. C'est peut-être le nom du fiasco qui me tourmente tant durant mes instants critiques.

Je n'ai pas de grands rêves ; je n'ai pas de pensées élevées. Mais mon style est acceptable ; et ce que j'ai commencé veut être achevé.

Je dois me décider : ce roman est-il nécessaire ? Le fait que j'y travaille depuis environ onze ans prouve-t-il qu'il est nécessaire ? Que je considère ce travail comme la conclusion, le couronnement de toute mon œuvre prouve-t-il qu'il est nécessaire ? Est-il possible que je veuille raconter une histoire qu'on ne peut, que *je ne peux* pas raconter ? Quelle est cette histoire et pourquoi est-ce que je veux la raconter ? N'est-ce pas par vanité, simplement pour écrire *encore un roman*, quel qu'il soit ? La question est déplacée, parce qu'il s'agit d'ambition : écrire encore un roman, ce n'est pas une ambition mal placée, c'est l'ambition absolument légitime de tout écrivain, de tout artiste qui ne souhaite pas encore prendre sa retraite.

Hier, lecture lors d'une soirée juive (je n'ai pas retenu le nom de l'organisation). Le dernier chapitre d'*Être sans destin*. J'ai été frappé par la force du texte qui reste (manifestement) toujours d'actualité. – Ensuite, "discussion" sur la scène, devant le public. J'ai été très incisif (politiquement), ce qui n'est pas dans mes habitudes. Mais ces temps-ci, tout me dégoûte au point que je me suis laissé aller avec plaisir. M. était un peu effrayé. En effet, s'il y avait

eu des mouchards dans la salle – et pourquoi n’y en aurait-il pas eu ? – ils auraient matière à moucharder. – Quelques remarques (non) paranoïaques : ils érigent (voudraient ériger) un mur autour de moi. Les fameuses listes (j’ai même honte d’en parler : mon nom est omis dans la liste des écrivains de l’Année franco-hongroise, on ne m’y inscrit qu’après les protestations des Français, exactement selon les procédés de l’époque Kádár ; au bout du compte, je n’ai pas la moindre intention d’accepter le billet d’avion offert par l’État, naturellement, je préfère ne pas y aller). – Je pourrais citer quelques invectives relevées dans différents journaux et radios, inspirées par les autorités. Elles ne m’intéressent pas outre mesure, mais un *connaisseur** de dictatures saura tout comme moi ce que signifient les manifestations de ce genre (avant tout, une renaissance de la dictature). De ce point de vue, il faut craindre l’écriture sur ordinateur, parce que la machine est plus résistante que le papier qu’on peut déchirer ; en effet, qui irait jusqu’à jeter son ordinateur par terre à cause d’une vague menace de mort ? Il est par ailleurs intéressant de remarquer que depuis la généralisation des ordinateurs personnels, il n’y a plus de véritable dictature, du moins en Europe. Mais ne doutons pas qu’ils trouveront une solution radicale à cela, comme pour tout, par exemple l’interdiction pure et simple de la vente d’ordinateurs.

“Notes d’un catholique hongrois”... Mais cher ami ! Ne savez-vous donc pas que le judaïsme et toutes ses hérésies (à savoir le christianisme, sans parler du catholicisme) se sont effondrés, volatilisés, évaporés et nous ont abandonnés, nous, qui étions croyants ?!